La compagnie du sarment présente
création
quatre
femmes
et le soleil
texte de Jordi Pere Cerdà
mise en scène de Neus Vila

PRESSE

FLUCTUAT.NET

Quatre femmes et le soleil : temps de chien pour les dames

Posté par Catherine le 12.01.07 à 10:25 | tags : théâtre

Quatre femmes dans les montagnes catalanes. Deux jeunes, deux vieilles. Quatre situations maritales différentes : une vieille mariée, une vieille célibataire, une jeune mariée, et une jeune en âge de se marier. Les hommes sont absents - à la guerre ou aux champs. Ou morts. C'est Margarida, la mère, qui commande à tous. C'est surtout elle la gardienne de la vie dure et dépourvue de plaisir : interdiction d'aller au-delà du col, là où il fait soleil, interdiction de rêver, obligation de cacher ses joies et ses peines. « La vie est faite de résignation », « l'homme est une illusion », « une femme qui ne sait pas tuer le mâle dans son coeur est une femme perdue », tels sont ses principes... Et naturellement, à force de tant de refoulement imposé, ces femmes ont le désir à fleur de peau et l'homme est au centre de toutes leurs conversations : celui qui est la cause d'un drame survenu il y a vingt-cinq ans, celui qui pourrait bien causer le même genre de drame aujourd'hui, le bel ouvrier étranger, jeune et vigoureux.

La pièce de Jordi Pere Cerdà, auteur catalan né en 1920, n'est pas sans rappeler les textes du grand auteur espagnol de la génération précédente, **Federico Garcia Lorca**. Dans ***Quatre femmes et le soleil***, publiée en catalan en 1955, représentée pour la première fois en 1964 et présentée pour la première fois en France, on retrouve l'ambiance lourde de tabous de ***Yerma***, ***Noces de Sang*** ou encore ***Dona Rosita***. Mais ici les femmes parlent beaucoup. Leurs conversations tournent d'ailleurs souvent à la jacasserie. Elles expriment leurs désirs et leurs frustrations, cherchent à comprendre le passé et à imaginer l'avenir. Cette parole finalement assez libre constitue peut-être un espoir pour la condition féminine...

En tout cas, la mise en scène très sobre permet au spectateur d'entendre pleinement ce texte qui tend à montrer que la femme est un loup pour la femme et que sa libération ne pourra venir que d'elle-même...

L’Humanité :

Femmes en hiver sous la plume d'un homme

THÉÂTRE · Servie par la mise en scène de Neus Vila et brillamment interprétée, Quatre Femmes et le soleil de Jordi Pere Cerdà, mérite vraiment d'être vue.

Pour sûr, le Catalan Jordi Pere Cerdà, né en 1920, a sa Cerdagne natale au cœur, mais on ne peut pas dire qu'il y attire le visiteur. Avec un goût de fatalité, sa pièce *Quatre Femmes et le soleil* leste les mots des personnages de considérations sinistres et sans retour sur la brièveté de l'été qui ne doit pas faire illusion, quand l'hiver fait loi. Et avec lui l'obscurité diurne, la neige, ses veillées sans âme, le silence… et l'horizon muré des existences, fussent-elles en devenir. Margarida, la mère, sa fille Adriana, sa bru Bepa et sa belle-sœur Vicenta vivent à ce point de la vallée où s'enroule et stagne le brouillard après être monté jusqu'au col, lequel « est comme une fenêtre ouverte sur le soleil », salive la jeune Adriana, à laquelle sa mère défend d'approcher ce village, plus loin, plein de ces autres dont il faut se méfier. Dans le sien déjà, Margarida, d'une sécheresse inénarrable qu'elle veut propager aux autres, garde le dos tourné à la fenêtre. Et entre ces femmes, dans cette ferme où il a tant à faire, c'est toujours l'hiver. D'hommes, point. Plus loin gronde la seconde guerre où le fils a été fait prisonnier. Le père est là, mais toujours affairé à sa terre. Juste évoqué.

JEAN-LOUIS ERRECART

Cette pièce réunit quatre femmes autour d'un homme absent, qui tentent, chacune à leur manière de déjouer l'implacable domination sexuelle, sociale et culturelle.

L'écriture de Jordi Pere Cerdà nous laisse anxieux de bout en bout. Ses quatre femmes chemineront loin, sous l'apparente, l'initiale quotidienneté de leurs dialogues. Et malgré la puissante censure de la mère, à l'endroit surtout de sa belle-sœur qui s'exaltera une fois encore au souvenir de Batista, aimé jadis, disparu. Et portant même nom que le fils de la maison. Le non-dit comme lien entre ces femmes, un passé de poison. La jeune Adriana, juvénile mais percluse de désirs flous, le réveille de ses questions. La bru Bepa, présence pointue, observe ces rapports familiaux et étouffe; elle voudrait saisir au vol sa délivrance. Le jeune ouvrier embauché pour l'été ne sera pas pour rien dans cette émancipation fissurant les murs.

> ***« Faire place au texte, parce qu'il est là, bâti comme un monstre sacré. »***

Ceux de pierre brute du Théâtre de l'Opprimé, qui ceignent l'aire de jeu délimitée de blanc, semblent là tout exprès pour cet intérieur de ferme rudimentaire. Les comédiennes, toutes excellentes (mention spéciale à Nathalie Lacroix, en femme de fer au timbre grave, qui glace; ça et là, l'imperturbable de sa partition fera glisser vers un rire de décompression) et judicieusement choisies, pénètrent avec simplicité cette pièce commune, quittant leur tabouret où elles sont assises à l'extérieur, quand le verbe échangé n'est pas le leur. Des allers et venues trop visibles vers la seconde partie, mais ce défaut vu au soir de la première devrait s'estomper. « Faire place au texte, parce qu'il est là, bâti comme un monstre sacré », tel est l'esprit de la compagnie du Sarment servi par la metteur en scène Neus Vila. Ô combien: il semble ici sculpté à mesure, par les coups de pics impitoyablement cadencés de la langue de Cerdà. Les mots démangent l'atmosphère. Une femme ravale sa sensation, son brûlant souvenir, sa faim d'avenir. Une autre remet en cause cette norme du silence, cette morale. Neus Vila fait taire les corps, quand bien même les phrases outrepassent la mesure, enragent. Ils sont souvent immobiles face à nous, parfois l'un derrière un autre, toujours à distance décente. Nul tressaillement involontaire ici, et cette retenue du geste n'a rien d'appliquée: signe, plutôt, d'une inculcation ancienne, d'une lassitude aussi au sein d'un espace étroit, trop arpenté. Le quatuor à cordes dû à Julien Gauthier fait affleurer les lancinances de la frustration. Mais déjà des visages en disaient long.

Aude Brédy

Jusqu'au 27 janvier au Théâtre de l'Opprimé, 78-80, rue du Charolais, 75012 Paris. Métro Dugommier ou Gare-de-Lyon. Du mercredi au samedi à 20h30 et le dimanche à 17 heures. Réservations: 0143404444.

La chro
de Jean-
En so
du bo

Trêve de
en veille
le mome
aveugle de la
collectif mené
la direction de
Théâtre de la
(XVIe-XVIIe
proprement oc
tout entier vou
le règne du Ro
en tous sens (1
parfaitement
furieux, quelqu
saignantes tra
domestiques
de peintures
de pamphlets
d'Avignon, lieu
spectacles aux
système. Rien
recueillies dan
des guerres de
Barthélemy, d
colonisation, a

« Le noir
exotique
semble bi
le jumeau
d'un perso
de Shakes

l'âme de la tra
son grain de se
par la pitié. Co
point autremen
tiens, est de ce
un jeune ancêt
bel artisan du
Scédase, ou l'H
ou la vengeance
à la façon de S

Une curiosité,
de l'autre par
anonyme, *Trag*
seigneur nomm
et ses enfants.
là, l'exact jume
de Shakespeare
histoire tragiqu
Marcel Schwob
de l'universel
« l'autre radica
les Portugais
lusitaniens hier
du Naufrage

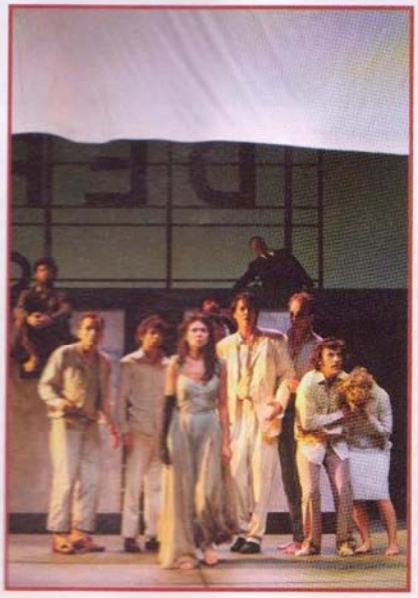
POÉTIQUE La promesse Neus Vila

L'émergence de nouveaux artistes sur la scène théâtrale a toujours quelque chose d'émouvant. Cette émotion se transforme vite en pur plaisir lorsqu'on découvre les signes tangibles de leurs qualités. Autrement dit, qu'ils sont bien là où ils doivent être. Ainsi en est-il de Neus Vila qui présente, avec sa Compagnie du Sarment, *Quatre femmes et le soleil*, de Jordi Pere Cerdà, un poète catalan presque nonagénaire aujourd'hui. Du choix de la pièce (dont c'est tout de même la première fonction du metteur en scène, en France du moins), superbe de force, de clarté lyrique maîtrisée de Cerdà, à la direction d'acteurs, en passant par la gestion de l'espace et autres tâches qui lui incombaient, rien n'a été négligé par la jeune femme. Tout cela pour porter haut et fort, avec une extrême clarté, la parole brûlante du poète chantant avec une lucidité impitoyable la condition de quatre femmes saisies dans un huis-clos se passant en pleine nature. Bien sûr, elle se déchirent mutuellement sous un soleil de plomb, sous le regard d'un dieu caché mais toujours présent. Quatre femmes sans homme, la plupart ont été réquisitionnés par la guerre, les affaires du monde en quelque sorte. Ne reste que les vieux ou les « domestiques », qui sont des sous-hommes, mais tellement charnels… Elles sont quatre comédiennes à interpréter avec une belle vigueur et une réelle rigueur, tout en retenue, en subtiles inflexions, la partition de ce quatuor autour de la figure autoritaire de la mère, Nathalie Lacroix. Elles ont pour nom Anne Gerschel, Aurélie Rolin et Anne-Julienne Vassort. Le choix de cette distribution (deuxième fonction du metteur en scène) est parlant car éminemment juste. Neus Vila trace les grandes lignes de son travail avec aplomb et clarté, joue avec les signes théâtraux. Sans doute lui reste-t-il, à elle et à ses collaborateurs comme Cédric Chayrouse – qui signe une scénographie nous renvoyant au *Dogville* de Lars von Trier – à affirmer davantage leurs options de mise en scène, mais au moins existent-elles, ce qui, par les temps qui courent, n'est pas si fréquent. **JEAN-PIERRE HAN**

Quatre femmes et le soleil de Jordi Pere Cerdà
jusqu'au 27 janvier, Théâtre de l'Opprimé, Paris XI[e].
Tél. : 01 43 40 44 44

PIRANDELLO Les forces de l'esprit

«Les Géants de la montagne» fut la dernière pièce de Pirandello. Une formidable invitation aux voyages spirituels et poétiques.


Pianotara Ruiz

Ce fut l'œuvre ultime du grand Pirandello. Le dramaturge italien, mort en 1936, n'eut pas le temps d'achever *Les Géants de la montagne*. Son fils Stefano se chargea de rédiger le dernier acte en suivant les indications de l'auteur. La mise en scène de Laurent Laffargue, présentée au Théâtre de la Ville, nous rappelle l'excellence de cette pièce. Qui tombe d'ailleurs à pic, en ces temps de radicalité, pour souligner la place essentielle de la spiritualité dans nos vies: qu'elle passe par l'art ou par toute autre expression. Nous voici donc plongés au milieu d'une joyeuse troupe d'hommes et de femmes non formatés (trop grands, trop petits, trop gros, trop minces), joueurs et rigolards. On les appelle les Guignards. Celui qui tente de faire régner un peu d'ordre au sein de cette compagnie, c'est Coltrone, silhouette ronde, barbe fournie et verbe haut. Du matériel de récupération leur sert de mobilier. Leur habitation, qu'ils appellent la Villa, est une sorte d'entrepôt en ruine, situé dans une vallée, à flanc de montagne. Un soir, ils aperçoivent un groupe qui s'approche. Redoutant un coup de force, ils tentent de les effrayer en gesticulant sur le toit et en déployant tout un arsenal pyrotechnique. Rien n'y fait. Le groupe poursuit son approche. C'est là que Coltrone reconnaît la Comtesse, son mari et leurs compagnons. Une compagnie de théâtre en errance qu'il a invitée à venir jouer et résider dans leur villa. La Compagnie joue une pièce écrite par un poète qui voulut séduire la Comtesse. Celle-ci, mariée, trouva ce texte tellement beau qu'elle l'encouragea à le mener à son terme. Quand elle lui révéla être séduite par la pièce plus que par l'auteur, ce dernier se suicida. La Comtesse et sa troupe exposent aux Guignards cette tragédie qui les poursuit, qui les hante: seront-ils condamnés à jouer éternellement cette pièce pour se racheter de la mort de l'auteur? Faut-il accepter de vivre avec ce fantôme pour atteindre enfin une forme de vérité et de liberté? La réponse viendra d'authentiques fantômes qui dansent et chantent la nuit dans la Villa. Esprits vivants engendrés par la créativité des Guignards, leur goût du jeu, leur nostalgie de l'enfance et leur acceptation d'une vérité qui dépasse les simples apparences. Le texte de Pirandello, vif, précis, étiré de belles envolées poétiques et lyriques, est une ode aux artistes et aux poètes. Mais il ne se livre pas à une peinture étroite de son milieu. Il chante la beauté des gestes et des mots qui se contentent de tout ce qui n'entre pas dans un cadre définitivement matérialiste ou utilitariste. Le dépouillement comme chemin vers l'essentiel. La pensée, la création, la contemplation comme guides. La mise en scène, lumineuse, dynamique, musicale (Nano, accordéoniste-magicien a composé la musique) souligne avec force cet appel à nos plus profondes ressources vitales. Et les comédiens le servent avec justesse, Hervé Pierre en premier lieu, auquel les habits de Coltrone vont à merveille…

LUC CHATEL

Les Géants de la montagne jusqu'au 27 janvier Théâtre de la Ville, Paris IV[e]. Tél. : 01 42 74 22 77
www.theatredelaville-paris.com

L'Envers du décor

Coups de projecteur sur l'état du théâtre

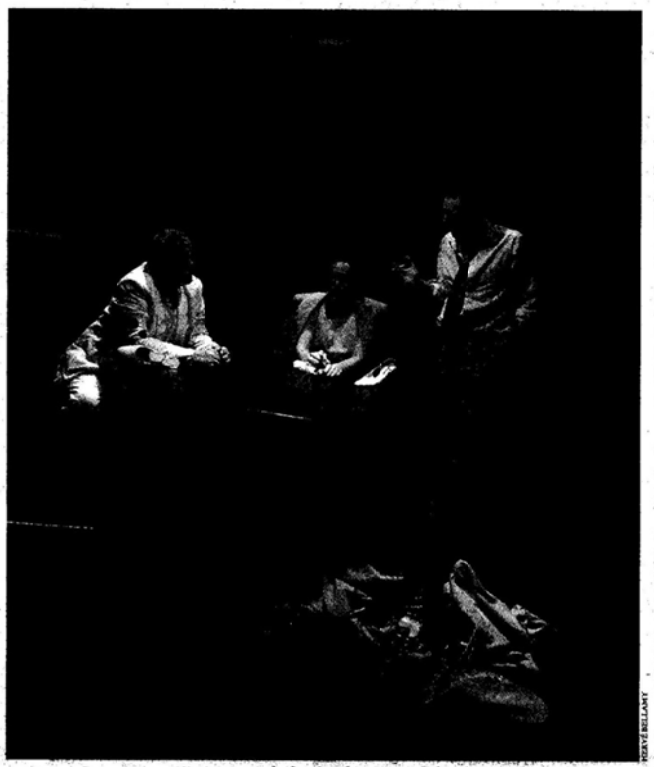
L'Ignorant et le fou
de Thomas Bernhard. TGP de Saint-Denis jusqu'au 4 février, puis tournée à Colmar et à Marseille (mars-avril).

Dans un état théâtral en pleine déliquescence et dont les dernières nominations à la tête de certaines institutions déjà chancelantes relèvent du plus pur surréalisme (pour rester poli), à moins que ce ne soit tout simplement du dadaïsme dont l'un des mots d'ordre était de détruire jusqu'aux ruines (Alfred Jarry dixit), dans cet état-là, que de jeunes artistes puissent exprimer leur talent relève du miracle. Miracle donc il y eut ces dernières semaines. Il est en particulier le fait de deux jeunes femmes, un signe. On connaissait déjà la première d'entre elles, Célie Pauthe, dont les travaux avec Pierre Baux et Violaine Schwartz – à eux trois ils forment la compagnie Irakli –, *Comment une figue de paroles et pourquoi*, de Francis Ponge, et *Quartett*, de Heiner Müller, avaient fortement attiré l'attention sur elle. Avec sa mise en scène de *l'Ignorant et le fou*, de Thomas Bernhard, créé l'an passé au Théâtre national de Strasbourg et repris récemment au théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, elle confirme ses immenses qualités. Sans parler de ses choix de texte (c'est quand même le premier travail de tout metteur en scène) et de distribution, on retrouve avec plaisir chez elle une intelligente et sereine pugnacité à œuvrer au ras des mots, à les décortiquer et à les retourner comme des gants. C'est dès lors une autre image de Thomas Bernhard qui surgit dans la petite salle du TGP mieux adaptée que celle du TNS pour ce genre d'opération de dissection. Le ressassement, les hantises, les idées fixes, l'acrimonie de l'auteur sont toujours là, mais mis au second plan au profit d'une sorte de douloureuse et ironique tendresse liée à un incommensurable amour des artistes et de la musique. Un nouveau langage du corps transparaît dans cette pièce composée comme une œuvre musicale dont les motifs s'enchevêtreraient de manière subtile et savante. Célie Pauthe nous offre l'envers de l'œuvre tout comme Thomas Bernhard nous plonge dans l'envers du décor d'un théâtre, soit les loges d'une diva où dialoguent si l'on ose dire un docteur et le père aveugle et alcoolique de la diva, puis le restaurant habituel d'après la représentation. Pierre Baux et Violaine Schwartz, bien sûr présents et vraiment étonnants, mais aussi Daniel Affolter, Karen Rencurel et Fred Ulysse s'y entendent à merveille (ils sont dirigés de main de maître) pour nous mener dans les méandres de la partition complexe conçue par Thomas Bernhard et déchiffrée pour nous par Célie Pauthe.

Le circuit officiel des grandes institutions a ouvert ses portes à Célie Pauthe ; on s'en réjouit, même si cela est loin de résoudre ses problèmes de montage de production, voire de diffusion. Neus Vila, elle, n'en est pas encore à ce stade. Sa première mise en scène, *Quatre femmes et le soleil*, du poète catalan Jordi Pere Cerda, a été donnée dans un petit lieu parisien, le théâtre de l'Opprimé, un espace suffisant pour nous permettre de déceler chez cette toute jeune femme une véritable force de conviction et déjà une réelle maîtrise de son art, le tout lié à une pensée cohérente sur la pièce, avec des options de travail affirmées. En cela elle est sur la même dynamique que Célie Pauthe.

Mais au train où vont les choses dans ce petit milieu, où et comment ces jeunes talents vont-ils pouvoir continuer à s'exprimer ?

Jean-Pierre Han



RENÉ BELLAMY

L'Ignorant et le fou de Thomas Bernhard.

Dionxu – (billetsreduc.com)

Quatre femmes et le soleil

Au Théâtre de l'Opprimé

Le sous-titre de cette création, « quatuor pour voix de femmes » pourrait laisser penser que l'on viendrait écouter une musique des mots transmise a capella par ce carré de jeunes comédiennes, au service d'un texte de Jordi Cerdà, dur, âpre, souvent violent, dans une atmosphère voulue si dépouillée qu'on en comprend aisément leurs solitudes respectives si pesantes.

Une longue étude sur la condition rurale des générations mêlées en général, et la situation fermière en particulier, souvent bien vue, dans laquelle vient se faufiler pernicieusement l'inévitable homme unique « qui-a -peut-être-déjà-été-partagé », cible absente de tous les maux et les fantasmes de ces quatre caractères aux contours aussi bien trempés que l'acier de leur seau de traite très présent en filigrane.

La pensée créative catalane nous a cependant habitués ces derniers temps à de plus pétillantes productions : la pièce qui nous est proposée ici gagnerait incontestablement en intérêt avec quelques reconditionnements succincts qui n'enlèveraient en rien le caractère dramatique que cette équipe nous fait passer avec des talents inégaux pendant près de deux bonnes heures, sous la baguette de Neus Vila, jeune metteuse en scène barcelonaise pur jus (au passage, elle manie la langue d'Oc avec délices), pétrie de prédispositions qui demanderont confirmations dans de futures productions qu'on lui souhaitera un tantinet plus toniques.

Elle le méritait assurément et en est bigrement capable au vu de ce qu'elle nous présente ici dans son étude sur les rapports humains avec ses turbulences et tensions extrêmes dues au climat confiné, mais avec des moyens non hollywoodiens, c'est un euphémisme !

(http://www.bonblog.com/JACPOHISTOTHEA/36112)

Quatre femmes et le soleil, de Jordi Pere Cerdà

Jordi Pere Cerdà a écrit cette pièce en catalan en 1955, elle a été montée pour la première fois dans cette langue en 1964, mais il a fallu attendre 2006 pour qu'elle soit traduite en français puis montée par Neus Vila avec un accompagnement musical original de Julien Gauthier. Il était temps, car cette pièce offre un très beau texte servi par quatre comédiennes qui forment comme un quatuor car chacune d'elle se distingue par le ton et l'allure dans un redoutable huis clos familial. Margarida (Nathalie Lacroix) la matrone, sa fille Adriana (Anne-Juliette Vassort), sa belle-fille Bepa (Anne Gerschel) et sa belle-sœur Vicenta (Aurélie Rolin) vivent dans une ferme isolée dans une haute vallée pyrénéenne (du côté français), le plus souvent plongée dans le brouillard, alors que le col plus haut est baigné dans le soleil. Le père travaille, mais n'apparaît jamais, le fils est prisonnier en Allemagne, et pendant l'été un employé est engagé pour l'estive des bêtes et la récolte du foin. Les quatre femmes, quand elles ne sont pas à traire les vaches ou à les rentrer le soir venu, parlent des hommes, de leurs espoirs, de leur passé, surtout à partir des souvenirs fantasmés de Vicenta. Bepa, qui n'a connu son époux que quelques semaines, n'est pas à l'aise dans une famille dominée par la forte personnalité de Margarida, et on lui fait bien sentir qu'elle n'est qu'une pièce rapportée. Adriana est une adolescente qui rêve d'amour et d'aventure, surtout quand arrive l'employé, dont la seule présence mâle l'affole. Or la présence de cet homme remue aussi Vicenta, car près de vingt ans auparavant, elle avait connu l'amour avec Batista, l'un de ses prédécesseurs, dont Margarida l'avait détournée afin de conserver la main mise sur les propriétés communes, mais après avoir eu une rapide liaison avec lui.

La vérité n'est dévoilée que par bribes et avec beaucoup d'incertitude, mais les non-dits sont lourds, les emportements de Margarida suspects et les questions de Bepa et d'Adriana restent sans réponse. Le fil des saisons est toujours présent avec la neige de l'hiver et la vive poussée du printemps : Margarida est toujours assise le dos à la fenêtre, elle qui veut pour sa fille un époux issu du village, quand celle-ci et Bepa se gorgent de soleil, symbole de l'ouverture sur le monde. Neus Vila a mis en scène simplement : les murs de la ferme sont dessinés sur le sol, quelques rares meubles permettent aux personnages de s'asseoir et celle qui sont prises par des tâches extérieures sont assises contre le mur. Les quatre actrices donnent toute sa vie à ce très beau texte : Anne-Juliette Vassort rend bien l'adolescente dont le corps s'éveille ; Anne Gerschel donne une gravité amère à son personnage qui se rapproche de la seule Vicenta Â— Aurélie Rolin s'anime et s'illumine au fur et à mesure du dévoilement de ses souvenirs Â— ; Nathalie Lacroix incarne la mère de famille dominatrice, non sans montrer à la fin quelque faiblesse.

Une très belle pièce, très bien servie par les comédiennes, le metteur en scène et le compositeur.

Critique théâtre

Quatre femmes et le soleil

thomas

De Jordi Pere Cerdà

Mise en scène de Neus Vila

Imaginons un univers montagnard, ataviste et étouffant. Voilà quatre femmes et l'absence d'un homme, Batista, qui est en prison. Voilà deux sœurs quadragénaires qui règnent sur deux adolescentes qui commencent à comprendre que leur désir de vie se brisera contre la montagne et l'autorité de la mère.

L'idée même d'aller danser leur paraît indécente puisqu'il y a toujours quelqu'un qui travaille ou qui est en prison puisque les affrontements entre les quatre femmes ont lieu pendant la guerre d'Espagne. Ce qui est une raison de plus de rapprocher l'auteur et tout particulièrement cette pièce de Federico Garcia Lorca. La mère, Magdalena, peut rappeler Bernarda Alba.

Nous sommes ici dans la maison de Magdalena où l'ambiance est lourde et orageuse. Et pour une jeune femme, descendre faire les courses de l'autre côté du col, est déjà lié à de forts soupçons de débauche.

Mais il ne s'agit pas d'une étude sociologique. Une pièce de théâtre, cela signifie un bonus dramatique et dramaturgique. C'est pourquoi se dévoilé un passé vieux de trente ans et enfoui : un crime capital, un meurtre.

Le débat tourne autour de questions fondamentales d'humanité, de destin, de la manière dont un terroir empreigne les êtres, du rapport au passé qui révèle le rapport à la vie. « La vie nous fait peur » dit la mère, « le passé ne meurt jamais ». Les filles soutiennent le contraire : « Le passé est bon pour celui qui n'a plus d'espérance ».

L'écriture de Jordi Pere Cerdà est porteuse de grande poésie dont chaque instant est à savourer. La mise en scène de Neus Vila est sobre, transparente et sincère. L'émotion qui s'en dégage tient aussi au fait qu'elle y retrouve l'univers de sa propre arrière grand-mère.

Radio Libertaire, 2007